THURIANE SEVENO

Les préoccupations politiques des psychanalystes

ÉTAT DES TRAVAUX

Quelles contributions les fils de Freud ont-ils apportées à l'étude des réalités sociopolitiques ? Il faut, pour serrer au plus près les tentatives d'application de la psychanalyse dans le champ de la science politique ou, plus restrictivement, les éclairages particuliers susceptibles de nourrir de nouvelles problématiques d'investigation dans ce domaine, entreprendre des sondages bibliographiques. Ceux que nous avons effectués portent sur les ouvrages publiés par les membres des sociétés françaises de psychanalyse freudienne ainsi que sur les articles parus dans leurs revues. Nous avons choisi comme point de départ l'année 1950 qui représente un tournant dans l'histoire du mouvement analytique français. A cette date en effet, celui-ci sort de sa léthargie pour connaître une période d'effervescence théorique sans précédent (1).

L'impression générale que l'on retire d'un tel recensement est double. D'un côté, il est permis de faire état d'une certaine déception. Il faut bien l'admettre, en effet, la recherche dans le domaine de la psychanalyse appliquée au champ du politique a été, depuis Freud, quelque peu laissée à l'abandon en France. Pourtant, si les études, ou même les réflexions intéressant le politique sont peu nombreuses, celles qui existent augurent favorablement de la rencontre entre les deux champs d'analyse.

Elles constituent d'ores et déjà un certain acquis dont il faut inventorier les promesses ; elles permettent aussi d'enrichir notre compréhension du politique sur ses deux axes majeurs : celui, hori-

(1) On n'évoquera pas ici l'abondante littérature sur *Marxisme et psychanalyse* qui, dans la plupart des cas, a pour auteurs des non-psychanalystes.

zontal, de l'agrégation entre individus débouchant sur la formation d'un ensemble sociétal ; celui, vertical, de l'émergence d'un pouvoir de domination spécifique : le pouvoir d'Etat.

I. — L'EXPLORATION DE LA SOCIALITÉ POLITIQUE

Pour les psychanalystes, toute la vie pulsionnelle oscille entre deux pôles fondamentaux : celui de la réalité, celui de l'illusion. A la suite de Freud, beaucoup d'entre eux valorisent la dure école de la réalité ; ils soutiennent que l'apprentissage du manque, l'expérimentation des interdits, l'acceptation de la castration symbolique sont indispensables pour permettre à l'enfant d'assumer son statut de Sujet. Mais ils soulignent par ailleurs que l'accession au réel se concilie avec le maintien d'une zone soumise au principe de plaisir. La mise à raison de l'imaginaire n'est jamais totale. Il subsiste toujours chez l'homme un besoin d'illusion qui trouve aussi à s'exprimer dans le champ du politique.

Sous-tendue par cette dialectique du réel et de l'imaginaire, l'approche psychanalytique de la socialité privilégie trois thèmes : la quête d'idéal ; l'expérimentation du permis défendu ; le besoin d'idéologie.

A) *La quête d'idéal*

Certains psychanalystes ont développé une problématique d'importance pour la compréhension du processus de socialisation politique : celle de la perte de la complétude narcissique et de la nostalgie de la toute-puissance perdue.

Celle-ci est fondée en théorie sur le coneept d'Idéal du Moi introduit en 1914 par Freud dans l'*Essai sur le narcissisme.* Elle postule l'existence d'un temps antérieur à la différenciation du Moi et du non-Moi, celui de la relation duelle avec la Mère, où l'enfant vit un état de perfection narcissique et de toute-puissance. Les frustrations, rendues inévitables par l'inadéquation du monde extérieur aux exigences impérieuses de l'enfant provoquent la disparition de ce sentiment merveilleux. A partir de ce moment, un funeste et douloureux écart s'installe entre le Moi et l'Idéal. Cependant, le temps où le sujet était à lui-même son propre idéal, où il ne ressentait ni insatisfaction, ni désir, reste en lui comme l'engramme du bonheur parfait et permanent. C'est pourquoi il court sans répit à la poursuite de sa toute-puissance perdue. Il est habité par une éternelle quête d'idéal.

Or la socialité apporte des réponses à la nostalgie de la toute-puissance, procure certaines satisfactions au désir de complétude.

Pour des psychanalystes praticiens du groupe, comme Didier Anzieu ou René Kaës, nul doute que, du point de vue de la dynamique psychique, il n'existe un lien entre la quête narcissique et le désir de se fondre dans un groupe (2), du moins celui dont l'aspect consensuel est fortement marqué.

L'imaginaire des groupes fondés sur un consensus (groupes thérapeutiques ou de formation, mais aussi partis politiques, sectes, mouvements ou, à une autre échelle, communauté nationale) s'organise fréquemment autour de la représentation fantasmatique d'une toute-puissanee narcissique du groupe. Tout se passe comme si ses membres revivaient en son sein la relation duelle à la mère. Le groupe est à celui qui y participe ce que la mère était au tout petit enfant, à savoir son expansion narcissique. Et chacun, s'identifiant au groupe global, participe de l'image de la toute-puissance dont celui-ci se trouve investi. De là, le sentiment d' « euphorie fusionnelle » que peuvent éprouver les participants. Comme l'écrt remarquablement René Kaës : « Le groupe comme totalité est la préfiguration de la complétude... Le corps individuel défaillant est transfiguré par le corps groupal inaltérable et triomphant... Le groupe c'est... le corps - perdu de cbaque - un... dans un corps fusionné, plénier, tout et rien, à l'acmé de la jouissance » (3).

Dans le cbamp du politique, ce type de questionnement renvoie à la force et à la permanence du nationalisme ou du patriotismc dont les ressorts pulsionnels ont été trop souvent méconnus.

L'engagement politique, et le désir d'exercer grâce à lui le pouvoir, ou tout simplement celui d'être élu, semblent souvent répondre à une hantise de récupération narcissique. C'est l'avis de René Kaës qui écrit : « Prendre ou exercer le pouvoir dans un groupe peut... sauver les restes de la toute-puissance infantile dont le deuil n'est jamais fait » (4).

Dans cette perspective, les hommes politiques se recruteraient surtout parmi les individus qui ressentent le besoin impérieux de vérifier dans des activités extérieures la conformité de leur Moi et de

(2) Didier ANZIEU, *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod, 1975 ; Etudes psychanalytiques des groupes réels, *Les Temps modernes*, juillet 1960, n° 242, p. 57-73 ; L'illusion groupale, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, automne 1971, n° 4, p. 78-93 ; La fantasmatique orale dans le groupe, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, automne 1972, n° 6, p. 203-213. René KAËS, L'archigroupe, *NRP*, n° 8, p. 207-221.

(3) René KAËS, art. cit., p. 209.

(4) R. KAËS, art. cit., p. 220.

leur Idéal, qui recherchent la faveur du public, seule capable d'apaiser leur angoisse narcissique, d'améliorer l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Ce thème n'est pas exploré plus avant par les psychanalystes. Mais le relais a été saisi par certains politistes. Ainsi, la problématique développée par Daniel Gaxie dans son article « Les rétributions du militantisme » est-elle manifestement influencée par ce nouveau regard (5).

Alain Besançon ouvre la voie à une thématique voisine lorsqu'il s'intéresse aux mécanismes de l'adhésion des masses à un grand homme politique et aux conditions d'émergence d'un tel désir (6). « Le fait historique du grand homme, écrit-il, repose dans la convergence au moment propice, d'un modèle exemplifié par un homme en sa personne, sa pensée, et du désir, de la capacité d'un groupe humain à le saisir, à le faire sien, à engager avec le grand homme un procès d'identification » (7).

L'individu cherche toute sa vie des leaders dont il puisse introjecter l'image à titre d'Idéal du Moi. Or les hommes politiques sont tout désignés pour répondre au désir de s'identifier à plus que soi, surtout sans doute aux moments qui constituent les temps forts de la vie politique : périodes électorales et périodes de crise où l'on voit surgir le désir de l' « homme providentiel », du « Sauveur ».

Si cette thèse contient une part de vérité, le phénomène du grand homme trouverait un commencement d'explication dans l'idée que les individus portent en eux, à des degrés divers il est vrai, un désir d'héroïsation.

B) *L'expérimentation du permis défendu*

L'émergence de la Loi, de la dichotomie permis/défendu, est contemporaine de l'Œdipe que l'on peut donc considérer comme l'expérience originelle du politique.

Au stade œdipien, les désirs de l'enfant se heurtent à la loi de prohibition de l'inceste qui lui est signifiée par le père. De là naît un conflit générateur d'une forte angoisse, d'un sentiment de culpabilité intense, et qui ne laisse d'autre issue normale que l'acceptation de l'ordre œdipien. Celle-ci implique le renoncement aux désirs, l'identification symbolique au père porteur de la Loi, l'intériorisation de

(5) D. Gaxie, Les rétributions du militantisme, *Revue française de science politique*, février 1977, n° 1, p. 123-154, notamment p. 130.

(6) A. Besançon, Vers une histoire psychanalytique, *Annales ESC*, 1969, n° 3, p. 59, 459 et 1969, n° 4, p. 1011 sq. Voir aussi *Le Tsarevitch immolé*, Plon, 1967.

(7) Art. cit., p. 611.

l'interdit et l'instauration du Surmoi qui en est le représentant.

Toute cette thématique de l'assujettissement à la Loi revêt une importance capitale pour la socialisation politique du sujet. Elle peut aussi contribuer à éclairer le rapport dialectique entre le Désir et la Loi.

Alain Besançon établit nettement l'analogie existant entre la résolution du conflit œdipien et l'acceptation de l'ordre social envisagé comme structure hiérarchique. Pour lui, en effet : « Toute hiérarchie se forme sur le modèle lointain de l'identification œdipienne » (8). Dans les deux cas, le sujet comprend que bien des prérogatives lui sont interdites, accepte d'effectuer les renoncements qui sont exigés de lui et intériorise les barrières qui lui sont signifiées.

L'ordre social, c'est aussi un système de valeurs dominantes. Et, là encore, le mécanisme de l'assujettissement à la loi œdipienne nous donne l'intelligence de l'acceptation de la répression des désirs dans les interdits culturels. Janine Chasseguet-Smirgel et Bela Grunberger font, de cette hypothèse de travail, une utilisation vivement controversée parce que idéologiquement marquée à droite, dans *L'univers contestationnaire* (9) où ils affirment que les « contestataires » de mai 1968 étaient des jeunes qui refusaient précisément d'assumer leur complexe d'Œdipe.

Cependant, avec une psychanalyste marxiste comme Marie-Claire Boons se trouve réintroduite une problématique plus sociologique (10). Le Surmoi ne se construit pas seulement sur le modèle des parents. Plus tard intervient la société : l'école, l'Eglise, l'armée, les médias et, d'une façon générale, les gouvernants. Toutes les institutions socioculturelles sont porteuses d'une loi, d'un ordre, fonctionnent à la répression des pulsions. Or, comme le père au temps de l'Œdipe, la société a la mainmise sur l'individu par l'intermédiaire du sentiment de culpabilité. Pour apaiser celui-ci, et aussi par angoissee d'être rejeté du groupe chaque individu est fortement incité à se soumettre à la loi, à accepter l'interdit qui devient partie intégrante du Surmoi. Ce dernier est donc le résultat de l'intériorisation des valeurs dominantes véhiculées par les institutions existantes ce qui lui confère sur le plan politique un effet conservateur : il assure la reproduction des modèles socioculturels.

Nombreux enfin sont aujourd'hui les psychanalystes qui relati-

(8) Vers une histoire psychanalytique, *Annales ESC*, 1969, n° 3, p. 602.
(9) Publié sous le pseudonyme d'André STÉPHANE, Paris, Payot, 1969.
(10) M.-C. BOONS, Quelques remarques à propos de la constitution des idéaux dans la théorie freudienne, *Revue française de psychanalyse*, 1973, n° 5-6, p. 1149-1158.

visent la notion même de « normalité », qui admettent l'existence d'une « sur-adaptation au monde réel » et en arrivent à faire l'éloge d'une certaine anormalité (11). Pour ce dernier une véritable carence frappe la vie fantasmatique des individus ayant trop fortement intériorisé les interdits culturels, et qui politiquement sont les parangons du conformisme, les piliers de l'ordre social. A cette « normalité » quasi pathologique d'individus pris de panique à la seule idée d'être en dehors de la norme, du moule, ils opposent la vraie normalité qui suppose la faculté de contester l'ordre des choses établi pour passer à de nouvelles normes, elles-mêmes bientôt caduques et de toute façon relatives.

L'ordre social, enfin, c'est la loi. L'idée selon laquelle le Désir lui est lié est un thème permanent de l'œuvre freudienne : seule l'émergence de la Loi détermine l'accès à l'ordre du désir humain. Pour utiliser la terminologie lacanienne, la Loi fonctionne comme le signifiant d'une limite à ne pas franchir. On peut comprendre alors que la frustration est au cœur du désir. Sa réalisation ne l'éteint pas, mais le relance dans une quête perpétuelle : « Un désir accompli, écrit Serge Viderman, fait rebondir le désir vers un ailleurs qui n'est jamais ici » (12). L'homme est ainsi voué au manque.

Cette analyse connote à l'évidence une vision dont on imagine sans peine les prolongements politiques : si la loi est constitutive du désir, on ne peut pas interpréter leurs rapports en termes de lutte opposant une énergie de vie rebelle et sauvage à un ordre mortifère cherchant à lui faire obstacle, et à la juguler. Dès lors, c'est un combat illusoire que de dénoncer la répression du désir par le Pouvoir. Tel est bien l'un des aspects fondamentaux de la controverse soulevée par la publication de *L'anti-Œdipe* dont les auteurs dénoncent vigoureusement cette problématique et bâtissent en contrepoint une vision « révolutionnaire » dans laquelle le désir se révèle affranchi du manque » (13).

c) *Le besoin d'idéologie*

L'apport majeur de la psychanalyse à la lecture du phénomène de l'idéologie consiste à y dévoiler les manifestations du désir. Ainsi,

(11) V. Joyce MAC DOUGALL, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Gallimard, 1978. Cf. Connaissance de l'inconscient et le colloque « Aspects pathologiques et pathogènes de la normalité », *Revue française de psychanalyse*, 1972, n° 3.

(12) Serge VIDERMAN, Le rapport sujet-objet et la problématique du désir, *Revue française de psychanalyse*, 1963, n° 4, p. 745.

(13) G. DELEUZE et F. GUATTARI, *L'anti-Œdipe* ; Ed. de Minuit, 1972, coll. « Critique ». V. également *Psychanalyse et politique*, recueil d'articles, Ed. des Mots perdus, 1977. *Contra* : J. CHASSEGUET, B. GRUNBERGER, A. BESANÇON, *Les chemins de l'anti-Œdipe*, Toulouse, Ed. Privat, 1974.

dans un article intitulé « Sexualité et idéologie chez Marx et Freud », André Green procède-t-il à une analyse serrée des textes de Marx pour tenter de mettre au jour le processus par lequel, chez ce dernier, la fonction du désir dans l'idéologie s'est trouvée refoulée (14).

De leur côté, Janine Chasseguet-Smirgel (15) et Alain Besançon (16) opèrent un rapprochement audacieux entre l'idéologie et la structure perverse. La première qui se réfère surtout au nazisme mais aussi aux théories reichiennes et néo-reichiennes (17) est très nette sur ce point ; dans une formule-choc elle affirme : « L'idéologie fonctionne comme un équivalent pervers » (18). Pour ces auteurs, les idéologies, tout comme le savoir pervers, sont fondées sur un déni de réalité. En effet, elles ont pour caractéristique commune de promettre à l'homme une réconciliation ultime avec lui-même dans une complétude enfin retrouvée : « l'homme total » dans la société sans classe chez Marx, la nouvelle « race aryenne purifiée » dans le Reich millénaire chez Hitler. Comme dans la solution perverse, cette promesse d'un bonheur parfait trahit un désir d'assomption narcissique. Organisant la fuite devant la castration, l'incomplétude, ces idéologies cherchent à rompre avec la Loi, mais elles rompent du même coup avec le réel et fonctionnent dans le registre de l'illusion.

Ainsi définies, les idéologies sont toujours d'essence totalitaire et débouchent inévitablement sur la violence : sont d'abord persécutés les « supports de projection » c'est-à-dire le système ou le groupe d'individus qui doivent être anéantis pour que vienne le temps de l'accomplissement des désirs (la famille patriarcale, le capitalisme, ou bien les communistes, les juifs, les franc-maçons, etc.). Mais très vite vient le tour des opposants puis des indifférents et des sceptiques. En effet : « N'entrant pas dans le jeu de tous ceux qui soutiennent l'Illusion, ils représentent une faille dans l'Illusion elle-même... ils la mettent *ipso facto* en cause » (19).

Aventuré sur ce terrain, avec cette problématique de l'illusion politique (20), le discours des psychanalystes se heurte à l'objection

(14) *Etudes freudiennes*, 1969, n° 1-2. Voir aussi A. GREEN, MARX et FREUD, in *Human-Context*, 1973.

(15) Essai sur l'Idéal du Moi, *Revue française de psychanalyse*, 1973, n°s 5-6, p. 709 à 930, également publié aux Editions Tchou, 1976.

(16) La psychanalyse dans ou devant l'idéologie, in *Histoire et expérience du Moi* (recueil d'articles), Flammarion, 1971.

(17) En collaboration avec B. GRUNBERGER, *Freud ou Reich ?*, Tchou, 1976, coll. « Les Abysses ».

(18) Art. précit., p. 823-824.

(19) Art. précit., p. 830.

(20) V. récemment le livre de Serge KAUFMANN, *L'inconscient du politique*, PUF, 1979.

selon laquelle il fait le jeu de l'ordre établi en postulant, explicitement ou non, l'apolitisme. Répéter que le deuil des illusions est à faire, que l'homme est voué à l'incomplétude et au manque, risque de conduire très vite à l'idée que, faute de pouvoir changer la vie, il ne reste plus qu'à gérer au mieux ce qui est. Ce pessimisme, qui peut conduire tout droit au fatalisme, est aussi — on le sait depuis de Maistre et Renan — une composante essentielle de la pensée traditionaliste et conservatrice. C'est la dénonciation à laquelle s'emploient nombre d'auteurs le plus souvent à partir d'une problématique marxiste. Citons notamment Catherine Clément, Pierre Bruno, Lucien Sève (21) et surtout Robert Castel (22).

II. — L'EXPLORATION DU POUVOIR POLITIQUE

L'exploration analytique tend à mettre en corrélation la notion de Pouvoir avec un certain mode d'appropriation du désir : celui du pervers, identifié ici comme désir de (se) soumettre. Outre cet aspect essentiel, qui retient l'attention de divers auteurs, une autre piste a été ouverte par Pierre Legendre qui tente de démontrer que le Pouvoir, à l'instar de l'Eglise, vit sur le mode du faire-croire, que la Loi entretient des rapports étroits avec le Sacré.

A) *Le désir de (se) soumettre*

Envisagé avant toute institutionnalisation, le pouvoir se déploie au sein d'une relation duelle dans laquelle l'un des sujets se laisse dominer par l'autre. L'approche psychanalytique incite à formuler l'hypothèse selon laquelle la relation de pouvoir est l'expression d'un désir de soumission (désir de soumettre, de dominer pour l'un ; désir d'être soumis, d'être dominé pour l'autre), d'essence sadomasochiste et sous-tendu dans sa double dimension par la recherche de satisfactions narcissiques.

L'œuvre de Sade, qui selon Victor Smirnoff (23) « ne prend son sens que par le discours qu'elle instaure sur le pouvoir », fournit confirmation de la nature narcissique du désir de pouvoir : elle est « apologie de la jouissance narcissique ». C'est aussi l'avis de Serge

(21) *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*, Ed. Sociales, 1970.
(22) *Le psychanalysme. L'ordre psychanalytique et le pouvoir*, Ch. Bourgeois, 1970, coll. « 10/18 ». Voir aussi L'inconscient social de la psychanalyse, *Topique*, octobre 1969, p. 129-142.
(23) V. Smirnoff, Pouvoir sexuel, *NRP*, automne 1973, n° 8, p. 179 sq.

Viderman (24) pour qui l'entreprise sadienne de possession absolue, de négation de l'autre en tant qu'être de désir a pour but de faire éclater, en regard, le narcissisme du sujet, « dont la souveraineté se mesure exactement à l'abjection qu'il fait subir ». Cependant l'incertitude de la possession de l'objet, donc l'incertitude de la toute-puissance narcissique implique qu'elle ne trouve d'aboutissement que dans la mort : celle de l'objet, mais aussi celle de l'homme de pouvoir dont la maîtrise est profondément dépendante, conditionnée par la reconnaissance de l'Esclave lui-même. « Si l'autre ne lui reconnaît pas sa maîtrise, le maître s'effondre » (25).

Symétriquement, Georges Darcourt (26) nous invite à voir dans la position masochiste de la relation de pouvoir une source de satisfactions narcissiques : « C'est de la soumission à la toute-puissance de l'autre que (le sujet) tire sa satisfaction », laquelle se fonde en dernier ressort dans un rapport identificatoire à celui qui fait souffrir.

Cette relation se réalise de manière spécifique au niveau du pouvoir d'Etat : elle généralise et globalise la relation inégalitaire dominant-dominé et implique finalement la négation par l'un du désir de l'autre. Gérard Miller (27) le montre bien dans son analyse du discours du maréchal Pétain : « Pouvoir, Langage et Jouissance, écrit son préfacier Roland Barthes, ne formèrent plus qu'un énoncé monotone et triomphant ; mais le jouir du maréchal était notre manque-à-jouir même. » Le discours du Pouvoir est un discours mortifère.

C'est cette problématique, classique dans la pensée freudienne depuis *Malaise dans la civilisation*, que reprend Eugène Enriquez (28) explorant le Pouvoir politique comme « anti-Eros », caractère qu'il partage d'ailleurs avec toute autre forme de Pouvoir, mais qu'il réalise de façon spécifique.

L'Etat lui apparaît, dans son noyau essentiel, une force travaillée par la pulsion de mort, animée par le « désir du non-désir ». Préoccupé de l'ordre (l'ordre en soi avant même peut-être de l'être au bénéfice

(24) S. VIDERMAN, Le rapport sujet-objet et la problématique du désir, *Revue française de psychanalyse*, 1968, n° 4, p. 735-760.

(25) Anonyme, Plaidoyer pour une cause perdue, *L'Ordinaire du psychanalyste*, janvier 1975, n° 6, p. 26.

(26) G. DARCOURT, Définition clinique du masochisme moral, *Bulletin de l'Association psychanalytique de France*, juin 1968, p. 16. V. également : Cornelius CASTORIADIS, La psychanalyse projet et élucidation, in *Les carrefours du labyrinthe*, Seuil, 1978, p. 71, coll. « Esprit » (article paru dans *Topique*, n° 19, p. 7).

(27) *Les pousse-au-jouir du maréchal Pétain*, Seuil, Paris, 1975, coll. « Connexions du champ freudien ».

(28) Le Pouvoir et la mort, *Topique*, n° 11-12, p. 147-193. Le gardien des clés, *Topique*, n° 19, p. 117-161. Voir aussi ses articles parus dans la revue *Connexions* notamment n° 3, p. 65 à 93.

de groupes ou de classes), il est, selon une pente fatale, irrésistiblement porté par un désir d'uniformisation excluant toute déchirure dans la société, toute différence. Mais la tension vers l'unidimensionnalité est tension vers la mort ; intervient ici la loi d'augmentation de l'entropie : « Lorsqu'il n'y a plus d'écart différentiel, que tout est nivelé, que le système ne peut plus accepter d'événement, de bruit, il ne peut que se reproduire à l'identique et se dégrader irrésistiblement » (29).

B) *La loi et le Sacré*

Les travaux des historiens et des anthropologues l'ont prouvé : le Sacré est une dimension essentielle du champ politique. « La parenté qui associe le pouvoir et le sacré, écrit Georges Balandier, s'impose avec la force de l'évidence dès l'instant où l'on considère les pouvoirs supérieurs attachés à la personne royale, les rituels et le cérémonial de l'investiture, les procédures maintenant la distance entre le roi et les sujets, et enfin l'expression de la légitimité » (30). Le rapport du pouvoir à la société, explique encore Georges Balandier, est essentiellement chargé de sacralité parce que toute société associe l'ordre qui lui est propre à un ordre qui la dépasse. Mais le sacré peut être aussi une stratégie du pouvoir, un instrument destiné à garantir sa légitimité.

C'est à une lecture psychanalytique de cette stratégie du sacré que s'est intéressé Pierre Legendre dans ses deux livres majeurs : *L'amour du censeur* et *Jouir du pouvoir*, ainsi que dans divers articles publiés notamment dans la revue lacanienne *Ornicar ?* (31). Pour cet auteur, la question trouve son point d'ancrage à l'époque du Moyen Age. C'est en effet dans l'Eglise médiévale, génitrice des mythes fondamentaux, que l'imbrication du Pouvoir et du Sacré peut être observée à l'état pur. A partir de savantes exégèses du droit canon, l'auteur de *L'amour du censeur* cherche à identifier les arrangements symboliques grâce auxquels le Pouvoir obtient d'être sacralisé et par là même légitimé.

Il montre par exemple le rôle essentiel tenu par le concept de

(29) Le pouvoir et la mort, *loc. cit.*, p. 168. Voir la thématique voisine de J. BAUDRILLARD, in *Oublier Foucault*, Galilée, 1977, coll. « Espace critique ».

(30) *Anthropologie politique*, PUF, 1969, p. 117, coll. « SUP ». En matière d'ethnopsychanalyse, se détachent les travaux de Georges DEVEREUX, Voir *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Ed. Flammarion, 1972, et *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Ed. Gallimard, 1970. V. également l'application qu'en fait Roland JACCARDIN, *L'exil intérieur*, Seuil, 1978, coll. « Points ».

(31) P. LEGENDRE, *L'amour du censeur*, Seuil, 1974, coll. « Le champ freudien » ; *Jouir du pouvoir*, Ed. Minuit, 1976, coll. « Critique » ; La psychanalyse et les institutions, *Ornicar ?*, janvier 1975, n° 1, p. 57-61 ; Le docteur, *Ornicar ?*, n° 2, p. 3 à 12.

phallus dans la doctrine pontificale qui proclame l'existence sur la terre d'un souverain tout-puissant, omniscient, dont la sentence déclare la Loi. Le pontife unique et souverain appartient à l'univers sacré des clercs, d'où toute sexualité, c'est-à-dire toute impureté, est forclose. Mais s'il est privé de la jouissance phallique, il figure aussi, de la manière la plus ambivalente qui soit comme détenteur du phallus. Il est là pour représenter le Père éternel ; il tient les clefs mystiques, il assume l'être-là de la toute-puissance. C'est ainsi qu'il peut parler, étant celui-là seul qui se trouve légitimement placé pour savoir, qui est mandaté pour dire la vérité de l'institution.

Prolongeant son étude à la version contemporaine du dogmatisme, Pierre Legendre ouvre des pistes de recherche très intéressantes, notamment lorsqu'il affirme qu'en France, l'Etat a été érigé en « tenant lieu du pontife » et s'est vu transférer les signes sacrés de sa toute-puissance. La place éminente, et véritablement souveraine, de la Loi, catégorie substitutive de la Parole du Pontife, la vénération du texte écrit, l'obsession de recevoir de l'En-haut une perpétuelle réponse au doute, toutes ces caractéristiques essentielles du système juridique français sont à cet égard des faits hautement significatifs aux yeux de Pierre Legendre. L'anticapitalisme forcené de la fonction publique constituerait un autre indice de la survivance d'une religion politique : l'argent, chose sale, impure, est indigne d'approcher l'Etat, sacro-saint (32).

(32) V. cependant la critique de cette approche par Michel FOUCAULT dans l'interview accordé à la revue *Les Révoltés logiques*, n° 4.